

## Les inconvénients du continuisme culturel

Alain Roy

Numéro 61, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78830ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, A. (2015). Les inconvénients du continuisme culturel. *L'Inconvénient*, (61), 3-3.

# MOT DU COMITÉ

## Les inconvénients du continuisme culturel

J'ai souvenir qu'à l'université, à la fin des années 1980, *L'Étranger* de Camus nous était enseigné comme un roman existentialiste : à travers l'histoire d'un criminel jugé pour avoir tué un Arabe sans motif précis, l'auteur réfléchissait aux grands thèmes de l'absurde, des conventions sociales, de la justice humaine et du salut religieux. La déconcertante froideur du héros durant l'enterrement de sa mère et sa disposition à commettre un meurtre lié à une affaire de mœurs qui ne le concernait pas illustraient le thème, aux accents kafkaïens, de l'étrangeté. Le paysage algérien se méritait aussi quelques considérations : l'étouffante chaleur lors du cortège funèbre, le plaisir sensuel des bains de mer, l'aveuglant soleil d'après-midi au moment du meurtre. Suivant l'approche des manuels de littérature française, le roman était lu à travers la lorgnette de l'humanisme universel défendu par le romancier dans ses essais.

C'est dire que les universités francophones n'avaient pas encore été touchées, à l'époque, par la vague des *postcolonial studies*. La traduction française de l'essai d'Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, ouvrage fondateur de ce courant critique, avait paru en 1980, deux ans après la version originale ; mais ce n'est qu'en 2000 que voit le jour la traduction de *Culture and Imperialism*, publié en 1993, où Said aborde l'œuvre camusienne. Les divergences politiques entre Camus et Sartre avaient certes fait couler beaucoup d'encre en France : après s'être opposés sur la question du marxisme et du totalitarisme, les deux hommes avaient définitivement rompu à la suite du refus de Camus de soutenir les rebelles algériens dans leur guerre d'indépendance. Mort en janvier 1960, un an avant le référendum d'autodétermination de l'Algérie, Camus prônait toujours une alliance fédérale et le maintien d'un lien entre l'Algérie et la France, même s'il avait par ailleurs dénoncé les injustices commises par le système colonial sur le peuple algérien. Comme on le sait, le cours de l'histoire allait lui donner tort. Reprenant la thèse avancée en 1970 par l'Irlandais Conor Cruise O'Brien, Said propose une lecture politique des romans de Camus en révélant l'« impensé colonial » qui touche notamment sa galerie de personnages, où les « indigènes » sont étonnamment absents ou frappés d'anonymat : « Les Arabes dans *La Peste* et *L'Étranger* sont des êtres sans nom qui servent d'arrière-fond à la grandiose métaphysique européenne qu'explore Camus. »

C'est à une semblable relecture, depuis le point de vue du colonisé, que nous convie *Meursault, contre-enquête* de l'Algérien Kamel Daoud. Couronné de plusieurs prix (il a aussi raté le Goncourt par une seule voix), le roman donne un nom et une existence à l'« Arabe » assassiné de *L'Étranger* : ce dernier portait le nom de Moussa Ouled El-Assasse ; et il avait un frère cadet, Haroun, qui pour le venger tue un colon français choisi au hasard « parce qu'il fallait faire

contrepois à l'absurde de notre situation ». Dans une scène dont l'humour noir rappelle celui de Malaparte dans *La Peau*, le colonel de l'Armée de libération nationale reproche à Haroun de ne pas avoir commis son crime *avant* le 5 juillet : « Le Français, il fallait le tuer avec nous, pendant la guerre, pas cette semaine ! » Haroun réagit à la manière indifférente de Meursault, dont il est devenu comme un double inversé : « J'ai répondu que cela ne changeait pas grand-chose. » Le roman multiplie les clins d'œil à *L'Étranger* (jusqu'à présenter le même nombre de caractères !) et s'inscrit ainsi dans la tradition postcoloniale qui consiste à réécrire des œuvres canoniques de la littérature européenne pour en révéler les angles morts idéologiques.

Interviewé à la radio et à la télé françaises, Daoud a déclaré que son roman n'était pas d'un abord facile pour les lecteurs de France et d'Algérie, puisque ces deux pays forment un « couple pathologique ». « Moi, je suis intéressé de savoir comment un Japonais ou un Chinois, un Américain ou un Québécois, lirait ce roman », a-t-il affirmé sur le plateau parisien de l'émission *On n'est pas couché*. Eh bien, on pourrait commencer par dire qu'ayant vécu l'expérience de la colonisation anglaise, les Québécois ne risquent pas de pratiquer une lecture marquée par la tentation du déni colonialiste. Le Québec a été impliqué dans une colonisation des peuples autochtones, mais il serait difficile de lui attribuer des visées impérialistes à l'image de celles des nations européennes ou des États-Unis. Comme on le sait, plusieurs de nos intellectuels se sont approprié le thème de la décolonisation dans les années 1960 et 1970 afin de promouvoir la cause de l'émancipation nationale.

Ne serait-ce que parce que nous n'avons jamais été en mesure d'exercer une politique étrangère proprement québécoise, notre placard ne comporte pas autant de squelettes que celui de bien d'autres nations. Cette involontaire virginité collective est une chance dans le contexte actuel de mondialisation qui s'accélère sur tous les continents. Si, comme l'explique Gérard Bouchard, la stratégie du *continuisme culturel* (qui consiste à reproduire la culture de la mère-patrie et à s'inscrire dans sa filiation) a pu avoir une utilité à une certaine époque, lorsqu'il s'agissait de répondre aux allégations du rapport Durham visant un « peuple sans histoire et sans littérature », celle-ci ne nous est plus d'aucune utilité et serait même nocive pour aborder les enjeux d'intégration qui se présentent à nous aujourd'hui. Au lieu de se tourner vers l'exemple français qui n'a rien de bien inspirant à cet égard, l'intelligentsia québécoise pourrait saisir cette occasion de développer un imaginaire national réellement original, celui d'une terre d'utopie plus ou moins épargnée par les grands conflits sanglants de l'histoire. Il serait absurde, en effet, que le désir mimétique de ressembler aux puissants de ce monde, désir qui de toute façon sera à jamais frustré, nous amène à importer des conflits sociaux qui nous sont étrangers. Le Québec, terre d'accueil paisible et pacifique... Pourquoi pas, après tout ?